

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 NOVEMBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Thomas de Crisasy, par Benjamin Sulte.—Nos gravures.—J. A. N. Provencher, par Léon Lédieu.—Histoire d'un Tourtereau et d'une Tourterelle, par Gustave Claudin.—Primes du mois d'octobre.—Usages et Coutumes.—Recréations de la famille.—Connaissances Utiles.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Portraits : Sir Charles Tupper.—Le Général Caffarel.—M. F. Crispi ; J. A. N. Provencher.—Beaux-Arts : L'entrée au couvent.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



L'ATTENTION publique se dirige en ce moment sur les sept condamnés qui attendent, dans la prison de Chicago, la décision du gouverneur.

Trois d'entre eux, Spies, Schwab et Tilden, ont signé une demande de recours en grâce et écrit une lettre par laquelle ils expriment leur regret d'avoir commis les crimes dont ils se sont rendus coupables, mais les quatre autres : Engel, Lingg, Fischer et Parsons refusent de demander grâce.

C'est la première fois qu'un procès de ce genre a lieu dans la ville qui est considérée comme le foyer de l'anarchisme et, il faut avouer qu'il était temps que l'on s'occupât un peu des chevaliers de la dynamite et du poignard.

Et, à ce propos, il est un fait digne de remarque, que le socialisme fleurit surtout dans les pays où l'on boit le plus de *lager beer*. C'est en Allemagne que se trouvaient les sociétés secrètes les plus dangereuses, et les fils de la vieille Germanie, en se transportant dans l'ouest des Etats-Unis, n'ont pas oublié de mettre dans leurs bagages la recette de la fabrication de la blonde bière de Cambrinus.

Aussitôt qu'ils eurent fondé les immenses brasseries de Cincinnati, de Chicago et de Milwaukee, les idées anarchistes ont germé dans les cerveaux carrés des buveurs de bière.

On en a vu les résultats...

Au lieu de se coucher tranquillement comme tout bon ivrogne le fait dans les pays du gin et du whiskey, les soiffeurs de bière de Munich se sont mis à fabriquer des bombes dynamitées et ont convoqué des assemblées où l'on déclarait la guerre aux honnêtes travailleurs, aux patrons et surtout à la police.

Comme ils voulaient tuer le capital, l'infâme capital, comme ils disent si élégamment, ils ont cassé la tête des gardiens de la paix.

La chose n'est pas nouvelle et le système ne demande pas grand génie. On fait une petite boule en fer ou en bois, on la remplit de poudre explosive et on la jette au milieu d'une couade d'hommes de police qui font bravement leur devoir. La boule éclate, tue trois, quatre, dix

hommes, selon le diamètre de la machine, et on part dans les rues bras dessus, bras dessous, en criant : "Vive la liberté!" ou le "Rhin allemand."

C'est très joli de tuer des *policemen*, mais il faut les payer, tout comme on paie les verres... même de bière.

Les sept citoyens de la libre République des Etats-Unis, déjà nommés, ayant donc commis quelques dégâts dans la police de Chicago, en un jour d'effervescence houbonneuse, la justice a préparé la note et la leur a présentée.

Maintenant il faut payer, c'est-à-dire qu'il leur va falloir tendre le cou au bourreau qui les enverra dans un monde meilleur, ce qui devrait leur faire infiniment de plaisir, puisqu'ils trouvent que tout est si mal fait ici-bas.

Cependant, il paraît qu'ils ne prennent pas la chose d'une manière aussi philosophique et, qu'en fin du compte, il eût peut-être mieux valu pour eux s'occuper de leurs propos affaires, plutôt que de faire le bonheur de l'humanité en tuant des *policemen*.

Ces malheureux sont atteints d'une maladie étrange, la névrose socialiste, névrose à laquelle on ne connaît jusqu'à présent aucun remède ; il s'agit alors de confier ces malades au chirurgien légal, qui ne peut les débarrasser de ce mal étrange qu'en leur ôtant la vie.

Leur sort me laisse très froid, et si le gouverneur Oglesby n'a pas plus de pitié que moi pour ces gens-là, il est certain que l'opération finale aura lieu aujourd'hui.

Il faut en finir avec ces ogres modernes, car malgré tous les sentiments d'humanité que l'on pourrait invoquer, on ne peut cependant se résoudre à leur servir un gardien de la paix à chaque repas.

Cela coûterait vraiment trop cher.

Nul plus que moi n'est partisan de l'abolition de la peine de mort, mais, comme Alphonse Karr, je suis d'avis que messieurs les assassins doivent commencer à nous montrer l'exemple.

Il vont donc probablement mourir, et je me demande si leur dernier mot sera "pardon" ou "vengeance."

Nous le saurons bientôt.

. Ceci me fait souvenir de la mort de quelques personnages distingués et des derniers mots qu'ils ont prononcés avant de partir pour l'éternité.

Napoléon—Tête d'armée !

Louis XIV—M'avez-vous cru immortel ?

Charlotte Corday—Dieu seul est mon juge !

Mme Rolland—O liberté ! que de crimes on commet en ton nom !

Goethe—De la lumière !

Washington—C'est bien !

Byron—Dormir !

Le Tasse—Dans vos mains, ô mon Dieu !

César—Toi aussi mon fils Brutus !

Haller—L'artère a cessé de battre.

Franklin—Un mourant ne fait rien de bien.

Elizabeth d'Angleterre—Tout mon royaume pour un moment encore !

Charles Ier—Souviens-toi.

Misabeau—Laissez moi mourir aux sons d'une délicieuse musique.

Pie IX—Gardez bien l'Eglise que j'ai tant aimée.

Pie VII—J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, je devais donc mourir en exil.

Garcio Moreno—Dieu ne meurt pas !

Jeanne d'Arc—Jésus !

. Le gouvernement de la République Française vient de faire une bonne action : il a nommé au grade de chevalier de la Légion d'honneur une Sœur de Charité, Sœur Julie, attachée à l'hôpital de Chateaudun.

Je vous ai déjà dit quel était le cérémonial suivi en pareil cas : toutes les troupes sont rangées sur la place publique ou au Champ-de-Mars, selon le cas, et c'est le général commandant la division qui préside.

Le général Valdière a rappelé à haute voix les actes de courage de Sœur Julie pendant la guerre et les épidémies, et, en présence des troupes, a attaché sur la guimpe blanche de la vaillante et sainte fille, la croix de la Légion d'honneur.

Le colonel de la Garennerie a ensuite fait dé-

filer son régiment devant la nouvelle légionnaire, et la fille du colonel a remis, en l'embrassant, à Sœur Julie, qui pleurait d'émotion, un bouquet au nom des soldats.

Cette croix là n'est pas passée par les mains de madame Limousin ni du général Caffarel, et on ne dira pas qu'elle a été achetée, mais on pourra cependant faire observer qu'elle a été payée par une vie de dévouement et de courage.

Allons, allons ! le ruban rouge trouve encore sa place sur de nobles poitrines, et s'il s'égaré parfois sur le poumon gauche d'un polisson, on est heureux de le voir briller à la place qui lui convient.

. Certains princes se conduisent comme de véritables charretiers, et on a parlé à Paris pendant vingt-quatre heures d'une aventure qui prouve chez son auteur plus d'estomac que d'esprit.

Il s'agit d'un pari de dix mille francs fait dans un restaurant à la mode de l'avenue de l'Opéra, entre un membre distingué du Jockey Club et le prince russe Giedroye.

Celui-ci avait parié de manger, entre une heure et trois heures et quart, un repas copieux préparé pour cinq personnes et dont voici le menu :

Turbot sauce crevettes, selle de chevreuil sauces Cumberland et poivrade, poularde à l'estragon, côtes d'agneau aux pointes d'asperges, punch à la Romaine, bécasse en salmis, foie gras et charlotte de pommes nappée de confitures à la Dorothee.

Le prince a gagné son pari, il a mangé tout ce qu'on a servi sur la table, en buvant quatre bouteilles de Champagne ; après quoi il a allumé un cigare et est allé faire une promenade à pied, au Bois de Boulogne.

C'est le télégraphe qui nous apprend ces jolies choses, et le câble a été occupé pendant une demi-heure pour nous dire qu'un prince mange comme un goujat.

L'aristocratie admire cette prouesse.

Léon Lédieu

THOMAS DE CRISASY

L'était chevalier de Malte ; c'est pourquoi on le désignait sous le titre de "chevalier" de Crisasy dans les relations journalières. Lui et son frère furent du nombre des premiers officiers envoyés en Canada aussitôt après la mort de Colbert.

C'est en 1683 que les troupes commencèrent à arriver par petits groupes, et uniquement pour maintenir les minces garnisons du pays, mais la guerre commença bientôt. Dans une liste des officiers employés en Canada en l'année 1684, nous voyons deux capitaines, nommés respectivement : le marquis de Crisasy et le chevalier de Crisasy. (L'abbé Daniel : *Aperçu sur quelques contemporains*, page 41.)

En 1685, le gouverneur général Denonville parle du chevalier et du marquis de Crisasy comme gens remplis de mérite. (*Paris Documents IX*, 307.)

Au mois de juin 1691, M. de Vaudreuil commandait une expédition qui surprit et tua une bande d'Iroquois, à Repentigny, près l'île de Montréal. C'est là que François Lemoyne de Bienville reçut une blessure mortelle. Le chevalier de Crisasy se comporta vaillamment dans l'action. (Voir *Paris Documents IX*, 518 ; Gédéon de Catalogne : *Documents publiés à Québec*, I, 585 ; Charlevoix : *Hist. de la N.-France*, II, 95 ; Ferland : *Cours d'histoire*, II, 233. L'affaire eut lieu en 1691 et non pas en 1690 comme le dit M. l'abbé Daniel, à la page 518 des *Grandes Feuilles*.)

Parlant des courses des Iroquois en 1692, La Potherie (*Histoire de l'Amérique Septentrionale III*, 153) raconte un épisode qu'il est bon de rappeler parce que on y voit figurer le chevalier de Crisasy, que nos historiens actuels ont oublié en